

LANTERNE MAGIQUE

REVUE CRITIQUE DES THÉÂTRES, CONCERTS ETC., ETC.

Les manuscrits déposés ne seront pas rendus.

Paraissant tous les Dimanches

Tout envoi non affranchi sera rigoureusement refusé.

RÉDACTION

PLATON-POLICHINELLE, ANATOLE DU GOURGUILLON.

Directeur-gérant L. LABASSET
Bureau du journal, Rue Lafond, 10 Lyon.
(Boîte dans l'allée.)

ILLUSTRATION

TOLETTOT, C'EST-MARS ET PAUL DESRUES.

HOLTZEM.

M. Holtzem (L.-A.), né à Paris en 1831, entra, dès l'âge de 5 ans, comme enfant de chœur à Saint-Thomas-d'Aquin, où commencèrent ses premières études musicales. Quelques années après, il était appelé dans toutes les églises de Paris pour chanter les jours de grande cérémonie.

Il commença ses études sur le violon à l'âge de sept ans, et son premier théâtre comme violoniste fut le *Gymnase Enfantin*, alors passage de l'Opéra. Le jour il chantait à l'église, le soir il jouait du violon au théâtre.

Ses premiers professeurs de violon furent M. Philippe Gawlikowski, élève du célèbre Baillot, et ensuite M. Guérin, professeur au Conservatoire. Holtzem fut reçu dans sa classe.

Elève d'harmonie du cher de Ranville, il entra dans la classe de M. Hippolyte Collet en 1847, en qualité d'harmoniste. Puis dans la classe de composition, chez M. Leborne, en 1849, sans discontinuer de chanter à l'église et de jouer du violon au théâtre du Vaudeville, où il resta premier violon pendant six années.

Holtzem garda sa voix d'enfant jusqu'à l'âge de 17 ans, passa subitement de cette voix à la voix de ténor sans se repentir des accidents de la mue.

En 1848, les théâtres furent fermés et les chœurs renvoyés des églises. Par commisération cependant, le curé de N.-D. de Lorette garda Holtzem attaché à cette église en qualité de ténor chantant les récits et les chœurs, à la condition que pour 30 francs

HOLTZEM



Paul Desrues

par mois il donnerait deux leçons de musique aux enfants de chœur, ferait les répétitions et conduirait le dimanche deux petites messes en musique, exécutées par les chœurs, le ténor, et lui seul pour chanter la partie de ténor, tout en dirigeant les autres parties.

N'ayant plus sa place de premier violon au théâtre du Vaudeville, il dut, pour vivre, jouer tour à tour dans les bals d'Enghien, rue de la Chaussée-d'Antin, et faire les bals de nuit à l'Opéra.

Holtzem avait, pour faire vivre son père et sa mère, alors sans ressources, 30 fr. à l'église et 50 fr. au bal, total 80 fr. par mois pour trois personnes.

Travailler le violon et la composition dans la journée, jouer du violon le soir et la nuit du samedi au dimanche au bal, chanter le dimanche sans prendre le moindre repos, recommencer le soir à jouer du violon, telle fut, de 1848 à 1850, l'existence de celui qui aspirait à devenir chanteur.

Malgré cette grande fatigue M. Auber, assistant à un convoi à N.-D. de Lorette, remarqua Holtzem qui chantait un solo. Dès le lendemain M. Auber le fit appeler, interrogea le jeune ténor et lui demanda pourquoi il ne faisait pas la demande d'une classe de chant. Holtzem répondit qu'il voulait attendre encore, qu'il pensait que sa voix était trop faible et pas assez formée. M. Auber le fit admettre comme auditeur dans la classe de Garcia. Au bout de six mois, Holtzem entra définitivement comme élève chanteur dans la

(La suite page 2.)

Loin de son amie (La Juive).

classe de Pouchard. Au bout d'une année d'études, il devint le répétiteur du célèbre chanteur et faisait travailler les élèves sous les yeux du maître. C'est alors que Pouchard fit abandonner le violon et la composition à Holtzem pour le lancer dans le professorat, qu'il exerça à Paris pendant trois années.

Il fit ses études de déclamation chez M. Morin, et s'essayait dans la banlieue, à Montmartre, aux Batignolles, en compagnie de Mlles Girard (présentement à l'Opéra-Comique), Geismard (chanteuse Falcon), et Beckers, dans la haute comédie. Holtzem jouait les amoureux dans les *Folies amoureuses*, le *Dépit amoureux*, etc., etc., chantait quelques petits opéras : *le Palmier fleuri*, *l'Eau merveilleuse*.

En 1853, il sortit lauréat du Conservatoire. N'osant aborder la province, il s'en alla au loin tenter la fortune. Le désir de connaître l'Amérique le fit s'engager à la Nouvelle-Orléans, comme ténor léger en double.

Il débuta dans *le Barbier* avec succès, ce fut sa première pièce au théâtre. Il gagnait alors 750 fr. par mois (125 piastres). Payer ses costumes dans cette première campagne, était une convention passée avec le costumier, et six mois seulement d'exploitation !

Impossible de revenir en France, manque de pécune, et pas de renouvellement d'engagement. Fort heureusement le violon était là. Le directeur proposa à Holtzem la place de deuxième chef d'orchestre, pour conduire les opéras en un acte, les drames, vaudevilles, etc.; faire la musique dans les entr'actes, le tout pour 80 piastres (400 fr.) par mois.

Cet arrangement n'eut pas lieu, grâce à un engagement de ténor léger qui fut résilié à Paris, à l'amiable, entre le directeur et le ténor qui devait faire partie de la nouvelle troupe, Holtzem fut réintégré dans son emploi avec augmentation de salaire.

Holtzem, qui avait laissé reposer sa voix, avait profité des six mois de vacances pour aller faire une excursion dans l'intérieur des terres avec plusieurs de ses camarades, afin d'éviter la fièvre jaune. C'est à Saint-Martin-Ville (Attakapas) que les quelques artistes allèrent se réfugier et monter un théâtre en société.

Holtzem, dans cette excursion, cumulait. Il était à la fois jeune amoureux de vaudeville, remplissait les rôles de Fechter dans *la Dame aux Camélias* et les *Filles de marbre*. Dans les entr'actes il devenait virtuose et jouait les airs variés de Bériot.

Il composait la musique des pièces que la société ne pouvait se procurer dans ce beau pays d'Amérique.

Il conduisait les vaudevilles quand son emploi ne l'appelait pas sur la scène. Enfin, dans cette excursion, il put acquérir l'habitude des planches, ce qui lui fit grand bien pour revenir à la Nouvelle-Orléans se lancer dans les premiers ténors légers en chef.

La Dame-Blanche fut sa rentrée. Cette année fut plus heu-

reuse pour Holtzem et ses succès dans la carrière commencèrent pour lui dans la création de *Jaguarita*, à côté de Mme Co'son, et de Don Ottavio dans *Don Juan*.

Il rentra en France en 1855, et vint débiter à Lyon comme deuxième ténor. Il fut bien reçu par les Lyonnais. Ne voulant pas rester dans cet emploi secondaire, où il ne gagnait que 500 fr. par mois, et M. Halanzer ne voulant pas augmenter Holtzem à son gré, il partit pour l'Italie afin de se perfectionner et alla demander des conseils au célèbre professeur Lamperti.

Par le travail, il put acquérir un peu plus de force et d'étendue dans la voix, il resta 15 mois en Italie. La carrière n'y étant pas lucrative pour les ténorine ou ténors légers, Holtzem retourna à la Nouvelle-Orléans, avec les appointements de 2,000 fr. par mois.

Il revint en France après la saison et alla débiter à Strasbourg comme premier ténor léger, en compagnie de Mlle Lavoye.

La direction Daiglemont ayant, au bout d'un mois et demi, des démêlés avec la mairie et les abonnés, la direction changea et Holtzem vint finir la saison en représentation à Nancy, où il fut acclamé. Il créa *la Reine Tépaze*, *les Amours du Diable*, *Martha*, qui fut son triomphe; il chanta avec succès *Pollion de Norma*.

Paris lui fit des offres en sortant de Nancy. Il débuta, en octobre 1859, dans *la Fille du Régiment*, avec succès. Il joua ensuite *le Déserteur*. Mais les bonnes créations n'étaient pas pour le débutant. Il fallait prendre le rebut des collègues plus anciens que lui. Après une année de ballottage, Holtzem revint à Lyon rejoindre son camarade Achard. Cette campagne fut des plus heureuses. On se rappelle toujours *l'Eclair*, *le Muçon*, *Jocunde*, *le Chien du Jardinier* et *le Pardon*.

Depuis, Holtzem a passé trois années à Marseille, c'est dire les sympathies qu'il a su conquérir dans cette ville.

Le théâtre, fermé pour cause de non subvention, força Holtzem à quitter le beau ciel méridional. Il fut engagé à Bruxelles à 1,600 fr. par mois. Il passa une année de succès au Théâtre-Royal; et la Société philharmonique de Bruxelles, à son concert d'inauguration, conféra, comme marque de sympathie, une médaille d'or à Holtzem. Il reçut aussi une lettre des plus flatteuses de la duchesse de Brabant, actuellement reine des Belges, pour le complimenter sur son ouvrage *Des Bases de l'art du chant*.

Pour la troisième fois, Holtzem nous est revenu cette année. Il quitte Lyon mais il ne nous dit pas un dernier adieu. Holtzem est apprécié par les connaisseurs et amateurs de la bonne musique, il sera toujours aimé comme musicien et artiste consciencieux.

Pour notre part, nous lui disons... Au revoir !

PLATON-POLICHNELLE.

LES BEAUTÉS DE M^{lle} DE X...

Un jeune « col cassé » qui a vu à Bellecour Mlle de X..., ravissante créature aussi belle que... riche, nous adresse, à son sujet, les quelques vers qui suivent.

Il espère que la suave enfant, qui lit assidûment la LANTERNE MAGIQUE, se reconnaîtra dans ce portrait, et que, touchée de tant d'amour, elle lui offrira sa main.

NOTA BENËT : Le dit « col cassé » a vingt-cinq ans, toutes ses dents, de grands yeux noirs et.... des dettes chez son tailleur.

La rédaction de la LANTERNE MAGIQUE, (toujours obligeante, parbleu!) se fera un plaisir de donner à Mlle de X..., l'adresse de ce noble cœur !...

Oh! de grâce, souffrez, divine enchanteresse,
Que je célèbre en vers vos charmes tout puissants,
C'est, hélas! de ma part, beaucoup de hardiesse,
Et pourrais-je exprimer tout ce que je ressens?
Amour, inspire-moi, fais résonner ma lyre
De sons assez puissants pour peindre mon délire.

Vous avez vu le jour sur les bords de la Seine,
Il y a vingt printemps, aussi possédez-vous
D'une enfant de Paris l'allure souveraine;
De votre grâce altière un paon serait jaloux,
Et quand vous paraissez quelque part dans la ville,
La foule se recule, étonnée, immobile.

En voyant votre pied, dont la cambrure fine,
Me fait rêver un ciel de secrètes beautés,
J'ai désiré souvent être la mousseline,
Qui frôle, avec amour, ces belles nudités.
Vain désir! je ne suis qu'un homme qui vous aime,
Vous, dont le noble front appelle un diadème.

MONSIEUR DE LA JOBARDIÈRE A PARIS.

(Suite.)

Et, sans paraître se soucier le moins du monde du désordre moral et physique où elle plonge l'infortuné, qui s'est retourné subitement en arrosant la table et le plancher, elle glisse intrépidement la clef du côté intérieur et disparaît cette fois définitivement en tirant la porte sur elle.

A vrai dire, il eût autant valu pour M. de la Jobardièrre n'avoir point de vase; car, dans son mouvement de demi-rotation, il a répandu sur lui les trois quarts au moins de son contenu.

Enfin, comme tout n'est pas rose dans la vie, et qu'après tout la nature venait d'être satisfaite, il se résigne, tout en maudissant la complaisance des hôteliers en général et de son hôtesse en particulier, à se décoller de ses vêtements humides pour se met-

tre au lit, et ce, dans le doux espoir de goûter un sommeil bienfaisant et non interrompu jusqu'au lendemain.

Or, M. de la Jobardièrre était dans les meilleures dispositions d'esprit pour cela, et si, après une heure d'une lourde somnolence provoquée par l'excès d'une fatigue inaccoutumée, il se trouva inopinément réveillé, il fallait, à coup sûr, qu'une cause éminemment vigoureuse eût participé à ces événements.

Disons-le tout de suite, cette cause déterminante, supérieurement énergique, ne reposait rien moins que sur un immense bataillon de ces animacules chagrins dont la mission providentielle semble être uniquement d'ajouter, aux misères humaines déjà si nombreuses, la privation de sommeil par la triple voie de succion, de démangeaison et d'infection.

Avouons-le enfin, M. de la Jobardièrre était littéralement couvert de punaises.

Le premier moment de réveil avait été inconscient chez M. de la Jobardièrre.

Il avait d'abord porté machinalement les mains à son visage, puis successivement aux autres parties de son individu, mû par un désir ardent, mais instinctif, d'opérer des frictions répétées sur ses diverses surfaces.

Puis, peu à peu, l'esprit revenant habiter ce corps qu'il avait momentanément abandonné aux nécessités des réparations matérielles, il avait analysé l'état dans lequel il retrouvait son domaine charnel, et enfin la lumière une fois faite, après cette minutieuse inspection, il avait frémi d'horreur à l'aspect du linceuil brunâtre dans lequel il le voyait comme enseveli.

C'est alors que, sous cette commotion de l'esprit, le corps avait fait un immense soubresaut qui, par un entraînement fatal des circonstances, avait conduit M. de la Jobardièrre, après un demi-tour qui

De votre jambe exquise, une belle duchesse
Serait fière, vraiment ; votre genoux poli
Ne peut être entrevu sans provoquer l'ivresse,
Et votre gorge, enfin, ne fait pas un seul pli ;
Ses contours sont si purs, sa forme si coquette,
Qu'il suffit de la voir pour devenir poète.

Jamais amant ne vit une plus riche épaule,
Fraîche, ronde, suave, appelant le baiser,
Et je doute qu'il soit, d'un pôle à l'autre pôle,
Satin plus moelleux, plus propre à vous griser,
C'est un mélange heureux du lys et de la rose,
Broyés par le Très-Haut dans une égale dose.

J'aime les flots noirs-bleus de votre chevelure,
Puis vous savez, bel ange, avec tant d'art divin,
De deux cornes de jais parer votre coiffure,
Que je crois voir toujours en vous un vrai lutin ;
Alors, comme à Satan, je vous vendrais mon âme,
Et pour un peu d'amour ferais un pacte infâme.

Votre taille flexible, avec grâce, se cambre
Sur des hanches, pour sûr, qu'envierait Junon ;
Votre bras est plus blanc que la neige en décembre,
Et l'on eût adoré vos mains à Trianon ;
Enfin, vos yeux d'azur, vrai miroir de votre âme,
Sont les plus doux du monde, ici je le proclame.

Mais que dirais-je donc de votre bouche rose,
Virginal sanctuaire au délicat toucher,
Je la comparerais volontiers, mais je n'ose,
A la grenade ouverte, à la fleur du pêcher.
Que dis-je ? cette bouche est la porte sacrée
Du temple de l'amour, hélas ! pour moi fermée !...

Qui donc osera dire maintenant que nos cocodès
n'ont pas d'esprit.

Pour copie certifiée conforme :

Anatole DU GOURGUILLON.

L'avait placé face sur le bord de son lit, à se retrouver
pile sur le plancher de la chambre.

Il faut ajouter, du reste, que cette déboulinaide
avait eu l'inappréciable avantage de laisser, par voie
d'écrasement, de nombreux vides dans les rangs de
l'ennemi.

Alors M. de la Jobardière, complètement réveillé,
avait voulu se rendre un compte exact de la situa-
tion ; et pour ce, il avait eu recours à sa boîte d'al-
lumettes chimiques, et, à l'aide d'un somptueux
luminaire, (une bougie de quinze centimes laissée
par l'hôtesse), il avait pu envisager d'un ceil morne
toute l'horreur de sa situation nocturno-sociale.

Cependant, au premier moment d'anéantissement
avait succédé une sainte fureur contre les ennemis
d'un repos si chèrement acheté, et M. de la Jobar-
dière s'était alors mis à l'œuvre avec cette ardeur
belliqueuse qui distingue les gens qu'on attaque
dans ce qu'ils ont de plus cher ; et au bout d'une

THÉÂTRES.

Aux Célestins, le *Passé de M. Jouanne*, comédie
en 4 actes, remet en scène le musicien Schaunard
et le bibliomane Colline de *la Vie de Bohème*, et
nous initie à leur fin.

Les auteurs de cette comédie sont d'un sans-
gène charmant !... Comment ! ils nous montrent
Schaunard transformé en bourgeois de la plus vi-
laine eau ! C'est une injure gratuite à l'adresse du
type de Murger. MM. Belot et Crisafulli, les deux
auteurs de cette plaisanterie, vivent à Paris ; ils ne
doivent pas ignorer que Schaunard, dont le vrai
nom est Schann et non Jouanne, n'a jamais renoncé
aux arts. Il y a un an, il était encore chef de l'*Or-
phéon maçonnique*, dont les membres se réunissaient
au Caveau de la brasserie Glaser, boulevard Sébas-
topol, rive droite. Schann composait la musique des
chœurs de cette société orphéonique.

Jamais le bourgeois, que Schann n'a cessé d'a-
voir en horreur, n'a déteint sur lui. Nous le disons
à sa gloire. Jamais ce fidèle porte-drapeau de la
bohème intelligente et travailleuse n'a enterré sa
mauvaise humeur dans le coffre-fort du capitaliste.

Voilà pourtant comment on écrit l'histoire.

Puisque M. Crisafulli tenait à collaborer avec l'un
des auteurs du *Testament de César Girodot*, au lieu de
M. Belot, que n'a-t-il choisi M. Viltard ; la nouvelle co-
médie aurait, nous le croyons, été mieux réussie,
et à coup sûr mieux conçue, car M. Viltard a du
talent, on le sait. Pourtant le grand succès de *César
Girodot* n'a profité qu'à M. Belot. C'est que ce der-
nier a du *savoir-faire*.

Quant à l'interprétation du *Passé de M. Jouanne*,
ce n'est par l'éternel Dorsay qui peut concilier à la
pièce les sympathies du public.

Le Chic, comédie-vaudeville en trois actes par
MM. Th. Barrière et L. Thiboust, est une *machine*
manquée.

Nous aimons mieux M. Barrière dans la préface
de sa pièce inédite.

Grands Dieux ! qui nous délivrera des Thiboust...
et des Siraudin ! Les 500 francs de récompense de
ce confiseur s. g. d. g., s'ils sont suivis quelque
temps encore de pièces de cette force, feront oublier
aux Lyonnais le chemin des Célestins.

PLATON-POLICHINELLE.

Paraîtra prochainement à la librairie Mèra, les
Mémoires de deux Arabes, par Hamed et Maïdine.
— Plusieurs chapitres seront consacrés aux exploits
hippiques de la célèbre écuyère *Mariette Raymond*.
La ville de Genève en est le théâtre.

demie-heure de combat, on eût pu ramasser les
cadavres à la pelle.

Mais comme cet encombrement eût pu devenir
généant pour la circulation, M. de la Jobardière avait
imaginé d'enfouir cet hécatombe dans ce qu'il avait
dénommé lui-même le vase nocturne, en y adjoi-
gnant toutefois une nouvelle effusion liquide natu-
relle, destinée en outre à en atténuer les exhalai-
sons. Seulement comme, après l'inspection de son
propre corps, il avait fallu faire celle du matelas
et du lit même, ladite effusion, si abondante qu'elle
fut, était insuffisante, et le résultat final avait été
une véritable soupe d'Auvergnat à la française, po-
tage d'un nouveau goût qu'il est peut-être bon de
recommander aux amateurs de préparations culi-
naires d'un fumet relevé.

Enfin, à bout de forces et de victimes, M. de la
Jobardière venait de se glisser de nouveau dans sa
couche, espérant bien, cette fois, en être quitte

L'ANGE QUE J'AI RÊVÉ !...

Chansonnette chantée au CASINO par M. CHAILLIER.

Paroles de Francisque RIVOIRE. Musique de Charles POURNY.

I

Enfin le ciel à mon cœur sympathique,
A fait trouver cette âme poétique,
Ce cher trésor d'amour, de dévouement,
Que jusqu'ici j'ai cherché vainement.
Au bal masqué, brillant par sa décence,
J'ai rencontré cet ange d'innocence,
A l'air candide, au modeste maintien,
Me demandant... si je ne payais rien.

REFRAIN :

Ah ! qu'il est doux d'être aimé pour soi-même,
La chose est rare, enfin j'ai donc trouvé
L'ange que mon cœur a rêvé (bis)
Et la félicité suprême.

II

Je sais fort bien qu'on la trouve coquette,
Mais chaque femme aime assez la toilette,
Ne dois-je pas contenter son désir ;
Puis après tout il faut bien se vêtir.
Sa douce voix chaque jour me rappelle
Que pour moi seul, elle veut être belle ;
Ça m'a coûté, même y compris les gants,
Par mois, au plus, quelques milliers de francs.

III

Elle est charmante autant qu'elle est fidèle,
Tous mes amis sont bien reçus chez elle,
Son bon accueil les ramène toujours ;
Avec l'un d'eux elle resta trois jours.
La soupçonner serait de la folie,
Elle espérait par cette comédie,
Que plus jaloux je saurais mieux l'aimer ;
Aimable enfant, pourrais-je la blâmer.

IV.

Ces jours derniers il m'échut en partage
De mon bon oncle un brillant héritage,
Pour m'épargner jusqu'au moindre chagrin,
Elle consent à m'accorder sa main,
Et désormais, compagne de ma vie,
A mon bonheur elle se sacrifie,
De ma fortune elle aura l'embarras,
Moi je n'aurai ni souci, ni tracas.

avec les perturbateurs de sa tranquillité privée.

Mais, hélas ! combien il faut se l'avouer, nos pré-
visions humaines sont parfois éphémères.

A peine un doux frémissement des panpières an-
nonçait-il à M. de la Jobardière que de suaves fictions
allaient remplacer pour lui les tristesses précédentes
de la réalité, qu'un bruit de voix très-accentué, en
raison du peu d'épaisseur des cloisons, venait de
nouveau lever l'étendard de l'insurrection contre
son sommeil.

Un couple en joie venait, après souper, de pren-
dre possession de la chambre située juste à côté de
la sienne.

M. de la Jobardière dut alors, bon gré, mal gré,
passer en revue toutes les péripéties d'un duel
amoureux des plus acharnés.

T. DE B.

(La suite au prochain numéro.)



L'ANGE QUE J'AI RÊVÉ!..

CHANSONNETTE.

Chantée au Casino par M. G. CHAILLIER.

Paroles de Francisque RIVOIRE.

Musique de Charles POURNY.

PIANO

Allegretto ♩



Moderato (bien phraser).

